

# Confettis d'empire

## *Motif 6*

Après avoir assisté à de nouveaux colloques, rencontres et débats publics à l'occasion desquels les uns et les autres se glissaient dans la peau d'héritiers plus ou moins imaginaires, d'ici ou là, en venant aux invectives, voire aux insultes sur l'opportunité de doter Hexagone de lois de mémoire positive, c'était le temps où durant des voyages vers le sud, le pape au blason duquel figuraient toujours les clés qui gouvernaient l'accès du ciel, poursuivant son œuvre patiente de conversion, en était arrivé à demander pardon ici ou là, finissant par reconnaître quelques ombres tout en répétant que les vieux habitants de la planète avaient tous attendu Sa venue, même sans le savoir, que Son règne arrive que Sa volonté soit faite, l'historien avait croisé en sortant du métro une affiche géante occupée par une pyramide tronquée flanquée sur ses quatre côtés d'escaliers processionnels, transformée d'un usage cérémoniel au soleil en celui de but touristique vol par-delà l'océan et séjour compris, cette fois il était venu au mitan du boulevard Raspail, à la maison des sciences de l'homme qui s'écrivait aussi avec un grand h, trouver refuge derrière les pare-soleil métalliques du bâtiment de fer et verre, au modernisme désuet, dans le gargouillis du système de climatisation désormais obsolète, les postes de consultation électroniques ayant remplacé les vieux classeurs aux tiroirs de bois dont il fallait autrefois trier du doigt les fiches de carton quadrillé aux angles effilochés, tapés à la machine d'une frappe incertaine, aux lettres mal alignées, les rubans d'encre noire et d'encre rouge s'étant chevauchés, ou même rédigées les fiches d'une écriture ronde à l'encre sépia pâlie, venu cueillir une gerbe de phénomènes éparpillés sur la surface du

globe, qui lui semblaient accompagner l'aventure, qu'il pouvait rapporter à quelques schèmes structuraux, avec toutes les précautions attachées à ces catégories méthodologiques désormais usées, contemporaines du système de climatisation de la bibliothèque où il s'enfonçait dans le passé, en quête de ces fragments, bribes de récits, filaments de légendes, échos et chants transmis d'une génération l'autre pour dire l'inexorable entrée dans l'ordre du temps, l'impitoyable avancée entre le début et la fin sous l'autorité de la promesse.

Se répétait alors le scénario qui débutait par la foule des natifs embusqués dans la forêt d'aloès, de palmiers et d'euphorbes, se pressant sur le rivage pour contempler les navires qui glissaient tels des îles à la dérive poussées par le vent sur une mer d'huile, leurs occupants mettant pied à terre, débarquant avec armes et bagages, les armures étincelantes dans le soleil, la grande épée damasquinée, la verroterie qui apprivoisait déjà certaines peuplades et ces curieux animaux nerveux, au long cou, au poil ras, aux yeux de velours, à la crinière flottante, les premiers chevaux alors inconnus qui allaient se répandre sur le continent, pour l'heure les blancs à barbe rouge annoncés par les prophéties, les tremblements de terre, les raz-de-marée, la foudre zébrant le ciel, le retour du Serpent à plumes ou de Viracocha, qui apportaient la branche sacrée en signe du dieu d'en haut afin que chacun en reçoive la lumière, les fils du soleil venus de l'Est à l'ombre d'un immense étendard de velours noir brodé d'or, frappé d'une croix rouge émergée de flammes bleues et blanches portant la devise tirée du latin de sacristie :

*Amici sequamur crucem et si nos fidem habemus vere in hoc signo  
vencemus*

Souvent précédés de leurs maladies qui avançaient plus vite qu'eux, les blancs à barbe rouge pénétrant en colonne à la recherche d'une terre promise qu'ils baptisaient au fur et à mesure dans cette langue rocailleuse et

vindicative de noms aussi arbitraires qu'approximatifs, Amazonas, Cuzco, México, El Perú, Lima, Nueva España, et celui qui les contenait tous : El Dorado. Les natifs frappés de stupeur, hébétés, paralysés, d'abord accueillants, avançant en processions d'offrandes de nourritures, de tissus et d'esclaves, les conquérants sous leurs armures, collés à ces grandes bêtes étonnantes, équipés de frondes bruyantes et meurtrières crachant le feu, les conquérants comme tombés du ciel, avançant telles ces forces inflexibles dans les cauchemars, disposant en monticules sur les places les manuscrits à peintures avant de les détruire par les flammes, délogeant les figures des dieux de leurs temples et les précipitant du haut des pyramides, d'abord le nommé Hernán Cortés et plus tard Francisco Pizarro qui envoya ce message, ou plutôt son second car le conquistador ne savait ni lire ni écrire, à l'Inca Atahualpa qui lui non plus ne connaissait pas l'écriture alphabétique, les dignitaires se passant de main en main cette étrange feuille de maïs, la portant à l'oreille, n'entendant rien, regardant les signes d'encre, dérouterés par ce grouillement d'insectes, ces traces semblables à celles que laissent dans la boue les pattes des oiseaux, le message suivi de la rencontre, le nœud du drame, l'Inca arrivant un peu avant le coucher du soleil avec toute sa suite, au milieu des conquérants à la barbe de laine, aux talons pourvus d'une étoile de fer, le face à face entre l'Inca et le conquistador, le père Valverde s'avancant, le crucifix d'une main, un livre pieux de l'autre, Bible ou bréviaire, tendant cet objet curieux à l'Inca qui s'en saisit, l'ouvrit, le porta à son oreille à l'écoute de la parole, tandis que l'interprète Felipillo soufflait dans l'air le commentaire du prêtre, tentant de transmettre la foi, le mystère de la sainte trinité :

— Dieu, trois et un font quatre, une addition pour comprendre.

L'Inca n'entendant rien, jetant alors le livre à terre, le geste déclenchant le massacre, la poignée de farouches soldats au nom du roi Charles suivie d'une troupe d'indiens déjà auxiliaires se jetant sur l'assemblée et les tuant tous, s'emparant de lui, l'Inca, précipitant en une demi-heure de

carnage le soleil au fond des ténèbres d'où il ne devait plus reparaître, puis amassant le butin de vaisselle et d'ornements d'or et d'argent, d'émeraudes et d'étoffes de laine et de coton, disant la messe et le jugeant hâtivement, l'Inca, le condamnant à être brûlé vif sur la grande place, jusqu'au moment où, accompagné du prêtre sur le bûcher il finit par abjurer le soleil en apposant ses lèvres sur la croix, baiser suivi de son baptême sous le nom chrétien de Juan, sa peine alors adoucie en supplice du garrot, au milieu des conquérants agenouillés et priant pour le salut de son âme. C'est ensuite qu'une mouche bleue traversa ce qui restait d'air respirable, puis un arc-en-ciel uniformément gris s'éleva au-dessus du nombril des quatre parties, le soleil pâlit, la nuit recouvrit le corps et le nom d'Atahualpa, le viril, le doux, ses yeux autrefois perçants comme des flèches désormais bouchés de plomb, l'épaisse corde du temps se réduisant à un mince fil, un battement de paupière, l'effondrement, la grêle, le gel, les fleuves sortant de leur lit, la lune rétrécissant, suivant ce que l'historien pouvait lire des rapports émanant de l'implacable administration civile et religieuse qui inaugurerait questionnaires, visites et comptes rendus estampillés Archivos de Indias (Sevilla) ou Archivos eclesiásticos de esta sancta yglesia (Cuzco), aux titres méthodiques, *Instrucción para descubrir todas las guacas del Piru y sus camayos y haciendas* ou bien *La Extirpacion de la idolatria en el Peru*, une masse de méticuleuses notations et prescriptions en lointaines devancières des manuels d'enquête ethnographiques qui accompagnèrent plus tard l'aventure, tous ces documents portant l'écho d'une irruption, le *taqui ongo*, transposé par les filtres successifs de l'encodage et du décodage sous le nom de Maladie de la danse, Danse malade ou Maladanse, les vivants se mettant à pleurer, errer, délirant et commençant à tourner en rond dans l'attente de son retour, sa résurrection, prêchant en cachette le départ des conquérants, leur fin, l'engloutissement de leurs villes dans la mer, leur noyade à tous, l'effacement de leur souvenir, le retour des anciens dieux car un nouveau soleil devait se lever, les vivants emmenés par un messie, prophète ou

prêtre dont la chronique a gardé le nom, Juan ou Joan, accompagné de deux femmes, Santa Maria et Santa Magdalena, un trio en décalque flottant des personnages apparus bien plus tôt sur la plaine biblique, une sorte de Christ inférieur des obscures espérances, sillonnant les vallées de village en village et refusant pourtant le baptême, les vêtements et la nourriture des blancs, portant la promesse, les vivants tentant de ressusciter les anciennes hiérophanies tels que les rochers, les sources, les lacs ou les nuages et se mettant à danser jusqu'à la transe, les divinités et leurs repères paysagers ou géographiques ou topographiques désormais désertés, muets, inhabités, les corps des vivants se transformant alors en support de ce qui advenait, l'un ou l'autre roulant à terre, chantant de manière incohérente, tournant sur lui-même car désormais c'était le corps qui parlait, ou plutôt ces divinités affamées, desséchées, flottant dans les airs, qui parlaient à travers lui, grimaçant, prophétisant, l'un ou l'autre des danseurs se mettant à prêcher le retour, l'abondance retrouvée, la fécondité et la santé, tombant en prostration, les autres le badigeonnant de peinture rouge, lui-même devenant l'objet d'une attention sacrée, provoquant durant quelques jours de nouvelles assemblées de danseurs ivres, recherchées, dispersées et réprimées par les préposés à la patiente, opiniâtre et infinie propagation de la foi, chargés d'extirper l'idolâtrie, faisant donner cinquante coups de fouet, tondre, confesser leurs fautes en public et exhiber en punition les prêtres de cette Maladanse juchés à l'envers sur un lama à travers le village, avant de les déporter, chassant les momies, obligeant les vivants à enterrer les morts dans des cimetières et brûlant en autodafé ou brisant sur les places les statuette aux yeux étonnés, couvertes de chiffons, arrachées de leurs sites sacrés où les indiens venaient ensuite replacer les débris à moitié brûlés, jusqu'à ce que les faibles traces laissées par la Maladanse dont les termes quechuas *taki onqoy* ou *taki onkoy* ou *taqui ongo* enfermaient dans leur sonorité, tout près du chant, de la danse et de l'ivresse, du mal-être et de ce qui se nommait santé de l'autre côté de la langue, la poignée d'étoiles de la constellation des

Pléiades, ses traces se perdant entre les lignes de la chronique, s'amenuisant, ne disparaissant cependant jamais tout à fait et rejaillissant ici ou là, dans le bel aujourd'hui des fêtes patronales où la procession de la Vierge abritait encore l'annonce de son retour.

Puis un peu plus tard au nord, sur cette moitié de continent au nom de navigateur, alors que les chevaux débarqués des navires conquérants faisaient leur apparition aux yeux des natifs, ces étranges animaux au long cou qu'ils adoptèrent dès le premier moment de stupeur passé et qui se répandirent en bandes sauvages aux belles robes tachetées, leurs crinières au vent, mustangs, ce cheval animal bientôt complété par un autre d'une espèce nouvelle, de fer celui-là, crachant bientôt la fumée d'un bord l'autre du continent, traçant au fil de ses rails une nouvelle épopée qui s'imprimait dans le cerveau des familles, épuisait les troupeaux de bisons, refoulait les natifs toujours plus loin, le tracé rectiligne du chemin de fer succédant au retour cyclique des bisons, la frontière bientôt évanouie, l'espace s'étant refermé sur la carte du continent et les enclos des réserves indiennes dessinées à angle droit ainsi que les quatre coins d'une table, alors les natifs se mirent eux aussi à danser, emmenés à leur tour par un prophète ou messie, un homme-charnière qui enseignait l'amour, interdisait la guerre et ses rites, la danse du soleil et ses rites, les tueries de chevaux, l'incendie des tipis, la destruction des richesses ainsi que de se brûler les cheveux et taillader le corps lors des cérémonies funéraires, appelé Wovoka ou Wo' voka, Wü'voka, Wevokar, Wopakahte, Kwohitsauq, Cowejo, Koit-tsow, Kuit-Tsow, Quoitze ow, encore nommé de ce côté-ci de la langue Jack Wilson ou Jackson Wilson, Jack Winson, John Johnson, élevé dans les parages de la religion de la promesse prêchée par les mormons dans leur attente des derniers jours, les mormons qui reconnaissaient dans les indiens l'une des tribus perdues d'Israël, les invitant pour le baptême à Salt Lake City (Utah) d'où ils repartaient porter la bonne parole, ce messie bientôt visité par l'ethnologue d'origine irlan-

daïse du Bureau of American Ethnology tout juste créé, James Mooney, après qu'il eut arpenté les fichiers de l'Indian Office et du War Department, venu à la rencontre de Wovoka sa chambre photographique et son appareil Kodak à dos de cheval, s'approchant de lui par des intermédiaires auxquels il donnait des gages, montrant des photographies des apôtres de sa nouvelle religion qu'il avait prises chez les Arapahos et les Cheyennes, puis s'avançant à quatre, les intermédiaires, un guide et lui, vers les montagnes qui brillaient au loin, à travers la plaine enneigée sous l'immense ciel bleu, les pattes des chevaux s'enfonçant dans la neige, rencontrant le messie Wovoka revenant de la chasse, d'abord rétif, disant qu'il n'aimait pas parler aux blancs puis adouci par les paroles des intermédiaires et finissant par donner un rendez-vous pour un entretien le soir même. Alors c'est autour du feu qu'il lui raconta, à l'ethnologue, par le filtre de l'interprète, avec une calme évidence :

*Un jour que je coupais du bois dans la montagne pour mon patron, j'entendis soudain un grand bruit, laissant alors tomber ma hache je suivis la direction indiquée et vis d'abord le soleil s'enfoncer dans la terre, mourir, avant de m'écrouler moi-même, d'être transporté là-haut à la rencontre de Dieu et de tous les morts rendus à leur jeunesse, à leurs jeux, joyeux, chassant comme aux anciens jours dans l'inépuisable générosité de la nature jusqu'à ce moment où Dieu me demanda de revenir auprès des miens afin de leur enseigner à être bons, à s'aimer les uns les autres, à s'appeler brothers and sisters, à ne pas se battre, à ne pas voler, à ne pas mentir, et me donnant, Dieu, la danse à transmettre aux miens, la danse qui hâtera le jour annoncé où ils seront tous enfin réunis dans l'abondance des anciens jours, au printemps prochain, peut-être même le 4 juillet, les blancs ayant fait leur temps, tous les indiens, vivants et morts, seront rendus à la terre régénérée et pour appeler l'événement ils doivent danser quatre nuits jusqu'à l'aube du cinquième jour après quoi ils se baignent à la rivière, ainsi toutes les six semaines.*

Tel était le message qui se répandit à travers les plaines, les montagnes et les déserts, les tribus envoyant à travers le pays par l'Union Pacific Railway des émissaires s'initier à la danse, le messie écrivant alors ou faisant écrire dans un anglais plus ou moins cassé une épître recopiée, réécrite, traduite, qui ne devait en aucun cas parvenir sous les yeux des blancs, transformant alors les émissaires en apôtres de cet évangile qui se propagea ensuite de tribu en tribu :

*Dont tell no white man Jueses was on ground he just like a cloud*

*Do not tell the white people about this, Juses is on the ground, he just like a cloud*

*Do not tell the white people about this. Jesus is now upon the earth. He appears like a cloud.*

Cette lettre, l'ethnologue l'obtint bien plus tard, pour l'heure il prit congé du messie après avoir dressé sa chambre photographique afin de le portraiturer, le messie refusant d'abord avant d'accepter, s'apprêtant pour la prise de vue, nouant un foulard autour de son cou, glissant la plume d'aigle dans le brassard contre son coude droit et posant sur ses genoux un chapeau à larges bords, puis une fois la séance achevée il remit à l'ethnologue pour qu'il les apporte aux autres tribus qu'il s'apprêtait à visiter, quelques poignées de pignons de pin, des plumes de pie et surtout des pains de terre à peinture rouge, après quoi l'ethnologue remonta à cheval et regagna Wabuska où il prit le train pour continuer sa tournée des tribus sur les traces de cette Ghost Dance, Danse de l'Esprit, du Fantôme, du Spectre ou de l'Ombre qui avait éclipsé celle du soleil, continuant à cheval et croisant sur sa route d'autres indiens qui, sachant sa rencontre avec le messie, venaient à lui les uns après les autres, en procession, lui touchaient les mains comme s'ils saisissaient une lueur de la gloire annoncée, murmurant une prière, des larmes roulant sur leurs joues et se mettant à trembler de tout leur corps, l'ethnologue expérimentant ainsi l'interaction entre obser-



vateurs et observés qui formait l'une des limites méthodologiques de sa discipline, poursuivant par les voies de la science le lent polissage des uns et des autres au nom de l'homme avec son grand h, prélevant au passage quelques objets destinés à l'une de ces manifestations grandioses qui saluaient l'avènement des temps nouveaux et bien nommées expositions universelles, l'ethnologue arrachant aux natifs leur secret :

*dans l'attente du signe, un tremblement de terre, les morts confondus  
avec les nuages sont en chemin et leur retour est proche*

Puis, poursuivant l'enquête, il tourna les yeux, l'historien, vers cet autre continent que les mosaïques romaines personnifiaient déjà sous les traits d'une femme noire encapuchonnée d'une peau d'éléphant et que la statuaire de la république montrait, poing droit sur la hanche, un sein pointé en obus hors du drapé grossier, regard fier, toujours sensuelle et primitive, il aborda le nord de ce continent, les si nombreuses Afriques où, dans le sillage sanglant de la guerre de conquête menée par les légionnaires, les joyeux des bat d'Af, les zouaves, les chasseurs, les tirailleurs et les spahis conduits par ce général dont les familles chantèrent longtemps la casquette, se levèrent ici ou là des bandes armées, conduites par des chefs toujours qualifiés de fanatiques, qui attaquaient les postes presque à main nue, invulnérables, croyant venu le dernier jour dans l'attente de ce Maître de l'Heure annoncé par le prophète lui-même, une longue liste de révoltés portés par la promesse du paradis hic et nunc, jusqu'à cet insaisissable Mohamed el-Fadel qui se faisait aussi appeler d'un nom évoquant un titre de tableau orientaliste, *L'Homme à la chèvre*, qui entraîna ses fidèles à travers les massifs du Dahra jusqu'à menacer Orléansville alors tout juste nommée, promettant l'engloutissement des envahisseurs suivant un scénario qui s'acheva par les enfumades dans les grottes de quelques centaines de proto-citoyens d'une nation dès ce moment même appelée à naître.

Puis un peu plus tard au sud, là où les lignes des tropiques et de l'équateur coupaient le continent dans le sens de la largeur, ce ne fut pas une ou deux mais mille et une manifestations de la promesse que l'historien vit s'épanouir tandis que le chemin de fer s'enfonçait depuis les côtes vers l'intérieur, commençant par se frayer une voie dans le cerveau des ingénieurs, d'Alger à Tamanrasset ou Fort-Lamy sous l'appellation de Transsaharien et du Cap au Caire à l'instigation de ce bâtisseur au nom de colosse, Cecil Rhodes, qui transportait le white man's burden sous les couleurs de la British South Africa Company, déclarant sans rire et avec quelque raison prophétique :

— Si je le pouvais, j'annexerais les étoiles !

Dans la compétition dite course au clocher, le chemin de fer traçant sa route d'agrafes à travers les déserts, les savanes et les forêts, acheminant dans un sens les richesses des entrailles du continent vers les ports, le cuivre, l'okoumé, le tabac ou le cacao, dans l'autre le ciment, le fer ou le verre destinés à construire des villes aux plans orthogonaux, les machines destinées à équiper les très rares usines ou quelque factorerie en bordure d'un fleuve, les boîtes de conserve ainsi que les ustensiles métalliques qui se retrouvaient ici ou là sur les marchés, ainsi relevait-il tout au long de la chronique une myriade de prophètes, messies ou leaders dans l'attente de ce grand jour, quand les morts se relèveront au coucher du dernier soleil, tous annonciateurs de gloire qui invitaient leurs fidèles à laisser tomber leurs lunettes, leurs montres et leurs vêtements européens. Ainsi, dans ce pays au nom de fleuve, né du fleuve, traversé par le chemin de fer qui fit couler beaucoup d'encre d'un côté et de sang, de sueur et de larmes de l'autre, sur quelque cinq cents kilomètres chaque traverse équivalant au corps d'un homme couché, le Congo-Océan, le C.F.C.O. de part et d'autre duquel la monnaie fit petit à petit son entrée, fixant de nouvelles bourgades entre l'océan et la ville en bordure du fleuve, d'un bleu minéral celui-là, large comme une mer, où selon les mots du doux explora-

teur barbu qui la créa, le ciel se confondait avec l'eau en une seule teinte bleue céleste et limpide, sur une colline qui descendait en pente rapide vers les eaux, où la végétation luxuriante d'arbres et de plantes rampantes s'enchevêtraient à la recherche de l'air et de la lumière, Brazzaville : c'est là, dans ses faubourgs, qu'il naquit cet André Matswa dit Grenard, élève de la mission catholique, commis des douanes, engagé dans l'armée du pays aux trois couleurs et envoyé dans la guerre du Rif, sorti de là sergent de tirailleurs, se rangeant parmi ces indigènes évolués ou bien qualifiés dans les rapports administratifs de semi-lettrés, semi-citadins, semi-salariés, déracinés et se cherchant eux-mêmes dans les rues de la ville-capitale, le plus souvent en périphérie, devenu comptable André Matswa dans les services de l'Assistance publique, hôpital Laënnec, fondant une association au nom programmatique, la Société amicale des originaires de l'Afrique équatoriale bleu-blanc-rouge, la Mikalé, organisant à distance depuis la ville-capitale, la grève, la désertion, l'abandon pur et simple des chantiers de travaux publics, la main refusant la pelle, les ouvriers s'évanouissant dans la nature, opposant la passivité, la déroboade aux sollicitations de l'administration, réclamant le simple, l'évident sésame politique, la cérémonie de conversion, l'accès à la citoyenneté dans la liberté égalité fraternité qui brillait au loin tel un mirage flottant sur le désert du *Code de l'indigénat*, arrêté une fois André Matswa, déplacé au Tchad, s'évadant, s'engageant de nouveau dans l'armée aux trois couleurs pour stopper les hordes hitlériennes, accusé d'intelligence avec l'ennemi et retrouvé mort de dysenterie bacillaire dans sa cellule, mais débutant alors une deuxième vie, d'agitateur politique martyr devenant une figure mystique du Congo perdu, dans l'infinie nostalgie du vieux royaume appelé San Salvador par les conquérants portugais et qui s'étendait de part et d'autre du fleuve, dans le souvenir du premier baptême de ce roi ba-kongo, chrétiennement nommé Jean, à partir de quoi la croix s'était propagée parmi les insignes des chefs en qualité d'attribut de justice, le voici André Matswa, poursuivant sa métamorphose en un dieu d'amour et de pitié,

confondu avec le vieux fleuve, depuis l'au-delà proclamé personnellement vainqueur de la deuxième guerre mondiale, plus présent que jamais, grandissant, élu et réélu député post-mortem à des majorités écrasantes, porté dans la chair et dans l'esprit des Ba-kongos par des apôtres tenaillés entre la restauration de l'ancien royaume et l'avènement de la nation, lancés à corps perdu dans une conquête accélérée des savoirs de la modernité, suivant par correspondance les cours de la bien nommée École universelle, étudiant le soir après leur journée de service dans un emploi subalterne de l'administration, le *Petit Larousse illustré* à portée de main, un code Dalloz, quelques manuels paroissiaux, des recueils de magie, un manuel de gradé d'infanterie, les discours du gouverneur général, exaltant les foules grandissantes des adeptes dans l'attente du changement, les femmes refusant les petites médailles à l'effigie de la Vierge et de l'enfant Jésus distribuées par la mission catholique, les hommes refusant les semences d'arachide gratuites, les chefs refusant les décorations du gouverneur général et de cotiser à la Société indigène de prévoyance, les médicaments, les vaccinations, les consultations médicales, les enfants refusant les livres de prix aux couvertures rouges, aux titres gravés en lettres dorées, la foule refusant même de s'agenouiller devant l'évêque pour recevoir sa bénédiction lors des fêtes pour le cinquantenaire de la mission, car tous ces dons empoisonnés déguisaient en vérité la renonciation à la souveraineté qu'André Matswa leur avait promise, une liberté égalité fraternité inaperçue des administrateurs en short de toile écrue et casques en cloche, mais bien réelle, palpable dans ces chants d'utopie aux yeux des indigènes qui opposaient aux ordres positifs de la mise en valeur un obstiné refus sous les traits du mutisme et de l'apathie la plus décidée :

— Nous avons assez obéi et nous sommes fatigués.

Ainsi, sur l'autre rive du fleuve, ce Simon Kimbangu, élève de la mission baptiste, parti chercher fortune dans cette ville au nom d'un roi barbu, ambitieux et autoritaire, lui aussi fondateur d'un groupement,

l'Association internationale africaine, à Léopoldville, Lipopo comme la nommaient avec affection les Congolais, Simon Kimbangu alors touché par la grâce de Dieu et se mettant, revenu dans son village de N'Kamba, à guérir les malades et ressusciter les morts, prophète, envoyé et fils de Dieu, nouant ces trois noms dans celui de *Gounza*, ce qui en langue kimbongo signifiait *Tout cela à la fois*, car la religion de Simon Kimbangu s'appuyait sur la traduction du Livre dans lequel Dieu se confondait tantôt plus, tantôt moins, avec Nzambi Mpungu, l'*Esprit supérieur* des Ba-kongos, un dieu invisible, maître souverain inabordable qui avait tout fait, Simon Kimbangu rompant avec la mission, instituant le baptême et la confession, prêchant la monogamie, faisant détruire les statuettes magiques, promettant le retour des ancêtres et l'avènement de l'âge d'or pour les noirs, tous les noirs, rien que les noirs, les foules accourant au village de N'Kamba bientôt renommé N'Kamba Yérusalémi, jusqu'à ce que les autorités de Léopoldville viennent l'arrêter pour le mettre en esclavage, ce nouveau Christ, commençant alors son destin de martyr, condamné à mort, gracié et déporté, sa personne arrachée à la dévotion des fidèles, les vaincus, les esclaves, les isolés, les abandonnés, prenant alors elle aussi une aura de divinité dans l'attente du royaume de la patrie, le grand Simon sauveur de la race noire, riche de ses douze personnes, porté par les chants du ciel composés par ses douze apôtres de la Mission des Noirs, diffusés par la chaîne du bonheur, lui qui reviendra un jour au pays avec tous les déportés emmenés par la locomotive du nouveau roi, les apôtres puisant leurs épîtres à la source biblique, s'identifiant au peuple de l'exil, mis en captivité, au peuple élu et souffrant dans la promesse de sa libération, reversant la loi orale, les légendes et les chants dans le texte, dans l'écriture aux caractères de plomb en annonce de la bonne nouvelle :

*Frères de Jérusalem, aidez-vous les uns les autres  
tout sera terminé au début de la saison des pluies  
nous, apôtres, sortirons pour annoncer aux nations le royaume de Dieu*

*haches et machettes arriveront avec les soldats du Christ  
Brazzaville, Léopoldville englouties sous le fleuve  
blancs d'un côté, noirs de l'autre  
frères, pour l'amour du ciel tenez-vous loin des femmes-madames  
ensemble, nous labourerons dans les plantations du Seigneur  
noirs, vous entrerez dans les usines,  
vous ferez vous-mêmes ces choses  
que vous possédez seulement des yeux aux vitrines des magasins  
soyez prêts, la guerre est proche  
le royaume du sang rouge est venu  
Simon est de retour, il rentre à Jérusalem*

Continuant ses recherches systématiques d'un continent l'autre, il s'orienta ensuite vers les multiples Asies où la promesse avait aussi suscité ou servi de véhicule à de foudroyantes convulsions religieuses, politiques et guerrières, secouant l'énorme puissance de Chine qui semblait vouloir s'étaler sans limite sur le planisphère, où abordèrent les diables étrangers porteurs de l'opium, ce poison qui tuait l'erreur et dévoilait la vérité, afin de renverser le Ciel et la Terre, la puissance s'effondrant sous les assauts des diables qui jetaient la destruction depuis leurs canonnières en remontant les fleuves, s'installant tout autour de l'énorme ventre dans une guirlande de ports qu'ils ouvraient à ce qu'ils appelaient le commerce, dans l'attente de construire des voies de chemin de fer et d'étendre le réseau du télégraphe, le mandat du Ciel échappant à la dynastie régnante, lui filant entre les doigts, alors commença le scénario que discernait ici ou là l'historien, l'élection d'un prophète ou messie, cette fois nommé Hong Xiuquan, échouant lui aussi à trouver une place dans le monde qui s'annonçait, embarqué pour un voyage céleste durant lequel on lui ouvrit le ventre pour remplacer ses vieux organes désormais obsolètes par de nouveaux plus à même de fonctionner dans cette ère de changement, rencontrant la Mère céleste qui l'appela mon fils et l'emmena à la rivière pour

un bain purificateur, avant de le conduire au Père céleste qui lui souffla la doctrine et lui remit le sceau et l'épée, afin qu'il instaure le royaume du salut sur la Terre en qualité de roi céleste de la Paix ou de la Justice universelle, ou de la Grande Harmonie, cet intraduisible Taiping, commençant à prêcher, la Bible toujours à portée de la main, fréquentant lui aussi la mission, dans sa version américaine et baptiste, se reconnaissant bientôt comme le frère aîné de Jésus-Christ, entraînant à travers la campagne du Guangxi des bandes de paysans, s'attaquant aux propriétaires fonciers, aux mandarins, promulguant le partage des terres et l'égalité des sexes, jetant à terre et brisant les statues de Bouddha et détruisant les temples, organisant à partir de la prise de Nanjing le royaume, la nation, créant un calendrier solaire pour entrer dans l'avancée des temps et lançant un programme de construction de chemins de fer pour s'affranchir du vieil espace, proscrivant l'alcool, l'opium, le jeu et l'adultère, le royaume Taiping s'étendant avec un crépitement de paille enflammée sur tout le sud de la Chine au croisement de l'ordre confucianiste restauré avec l'inexorable avancée de l'économie chrétienne et de la foi marchande, une conversion qui occasionna plusieurs millions de morts, une révolution menée par un messie aux cheveux coupés courts qui se nommait lui-même non plus Fils du Ciel tout court mais Fils du Roi du Ciel et dont le sceau, passé par les filtres de l'infinie traduction, portait cette titulature :

*Fils du Roi du Ciel / Frère aîné de Jésus-Christ / Céleste Roi Hong /  
Soleil / Souverain de la Terre féconde / Sauveur / Seul vrai Roi / Élu  
pour des milliers d'années / Garant de l'Harmonie du Ciel et de la Terre  
/ Ainsi que de la Grande Paix*

Un peu plus au sud, sur un théâtre placé dans l'orbite de la Chine, où les diables au long nez avaient également abordé, leurs canonnières remontant les fleuves, ouvrant les ports au commerce le long de cette côte en forme de s, le pays dont les deux syllabes étaient appelées à résonner avec force au siècle suivant sur les transistors et les postes de télévision, mais

qui pour l'heure prenait son visage sur le planisphère sous l'appellation Cochinchine-Annam-Tonkin et tentait de juguler, de retarder l'inéluctable échéance, ses ressortissants affolés, sentant le sol se dérober sous leurs pieds, voyant le Ciel jeté à terre et la Terre haussée au ciel, alors se dressèrent là aussi toutes sortes de figures religieuses qualifiées par les savants de messianiques, jusqu'à ce Nguyễn Van Cam dit Ky Dong, soit l'Enfant merveilleux ou miraculeux qui dès l'âge de treize ans, à la tête d'une bande, avait commencé par brandir un pavillon face aux tirailleurs tonkinois conduits par des officiers bleu-blanc-rouge, lors de la prise de Nam Dinh, expédié ensuite par mesure d'éloignement et tentative de récupération à Alger où il passa son baccalauréat scientifique, revenu dans son Tonkin natal sans pouvoir trouver sa place dans le monde qui s'annonçait, sa légende de génie prédestiné enflant autour de lui, le miraculeux, le quasi-divin au nom de qui son entourage se mit à annoncer le départ des tricolores, le rétablissement de la Terre et du Ciel, la restauration des anciens rois, le retour de l'abondance et l'avènement du bonheur, entraînant à travers le delta du fleuve Rouge des bandes de paysans auxquels ses proches distribuaient des sentences magiques, leur promettant l'invulnérabilité contre les balles des tirailleurs, sous couvert d'exploiter une concession dans le Yên Thê l'Enfant miracle entraînant lui-même deux ou trois milliers d'hommes, pour la plupart des mandarins subalternes déchus de leurs prérogatives, qui laissèrent là familles et occupations dans l'attente de la délivrance, alors il fut enlevé l'enfant merveilleux, de nuit, aussitôt conduit à Haiphong en chaloupe et immédiatement transféré sur le paquebot en partance pour Saigon, le gouverneur général Paul Doumer, celui-là même qui avait signé l'arrêté instituant la compagnie des archéologues broussards chercheurs de temples, l'un de ces serviteurs de l'État, un homme positif, énergique, venu prendre son poste à Hanoi en chaloupe depuis Haiphong et reparti trois ans plus tard en chemin de fer par le pont métallique qui porta ensuite son nom, une esquisse du Transindochinois, de la même main il signa



sans autre forme de procès l'arrêté d'exil à l'article unique : *L'Annamite Nguyễn Van Cam dit Ky Dong sera déporté à la Guyane tricolore Tabiti et sera interné jusqu'à ce qu'il en soit autrement ordonné*. N'importe où mais loin. Il fut donc expédié vers le pays aux trois couleurs à bord du *Cholon*, en transit à Saint-Martin-de-Ré, puis d'une prison l'autre de Marseille à Nouméa en passager de troisième classe sur le *Ville de La Ciotat*, à destination de la presqu'île de Ducos d'où il écrivait de sa fine écriture scolaire des lettres censurées pour demander des traités de géométrie descriptive. Toujours plus loin, il fut ensuite envoyé à Papeete sur l'avisotransporteur de l'État *Aube* puis jusqu'aux îles Marquises par le vapeur *Croix du Sud*, au long de nombreuses années durant lesquelles sa mère s'adressait aux résidents, aux gouverneurs, aux ministres successifs qui eux aussi s'incaruaient les uns dans les autres en d'anonymes entités, tels des comédiens endossant les mêmes rôles saison après saison, pour s'enquérir du lieu de sa détention : *Je prierai à Monsieur le Ministre de vouloir bien me faire connaître le lieu où mon enfant est actuellement détenu ; j'ai l'honneur de vous saluer dit mille fois*.

Afin de boucler la boucle, vérifier l'universalité de son hypothèse, l'historien se tourna enfin vers cet ultime continent fait d'une poussière d'îles semées sur l'océan, le dernier apparu sur le planisphère au fur et à mesure que les navires s'étaient avancés dans les mers du Sud, le continent personnifié par la statuaire de la république sous les traits d'une femme en position de course, le bras droit balancé en avant, la main gauche armée d'un casse-tête et d'une flèche de harpon, simplement vêtue d'une cape de peau de bête, montrant son corps nu aux seins gonflés, le visage aux traits épais, impénétrable, surmonté d'une coiffure laineuse et suivie par un kangourou. Là aussi, sur ce théâtre marin où le chemin de fer s'avérait inutile, où les natifs virent émerger de l'horizon les navires à voile, à vapeur, puis à moteur Diesel, chargés de ces richesses étonnantes tels que les clous et les haches de métal, les montres, les armes à feu et les boîtes

de conserve, là aussi surgirent une myriade de cultes nouveaux, éparpillés à l'image de la poussière d'îles sur l'océan, regroupés par les savants sous l'appellation évocatrice de culte du Cargo : les natifs scrutant la mer, se remémorant les chants anciens qui promettaient le retour des dieux qui apporterait les biens produits à leur intention par les ancêtres au-delà de cette mer du côté de l'ouest, ces marchandises qui arrivaient toutes faites et que les blancs prétendaient avoir fabriquées de leurs mains, eux qui ne travaillaient jamais, ces menteurs devaient plus vraisemblablement avoir volé aux ancêtres divins ces incroyables richesses aux matériaux lisses, brillants et froids, alors un temps adviendra où les ancêtres seront de retour, où l'ordre ancien sera restauré en un nouvel ordre, où les blancs se changeront en noirs et vice-versa, les blancs qui gardaient jalousement les secrets de leur puissance, qu'ils faisaient circuler entre eux à l'aide de feuilles de papier sur lesquelles serpentaient des lignes noires comme des insectes en procession ou bien échangeant ces marchandises contre de petits rectangles colorés réunis en précieux paquets qu'ils enfouissaient dans les profondeurs de leurs curieux costumes, les natifs jetant eux-mêmes leurs vêtements européens, écoutant les messages des ancêtres à travers leurs rêves, les ancêtres les enjoignant de tuer tous leurs cochons, de dilapider tous leurs biens, les natifs refusant de cultiver la terre, faisant l'amour au grand jour sans souci des liens de mariage, créant de nouvelles langues, abolissant la propriété privée, la monnaie, stoppant aussi les anciennes guerres pour fonder de nouvelles alliances, inventant de nouvelles danses, attaquant les postes de l'administration armés de fusils de bois, les natifs emmenés par des prêtres ou prophètes ou leaders, dont les noms enfouis dans les tréfonds de la bibliothèque universitaire de la maison des sciences de l'homme surnageaient avec peine au fil de la chronique, jusqu'à ce Ndugumoi, prêtre de l'ancienne religion locale qui se mit, au moment des guerres provoquées par l'installation des descendants des James Cook et des John Montagu comte de Sandwich, à prophétiser le retour à Viti Levu (Fidji) des deux jumeaux mythologiques,

Nathirikaumoli et Nakausambaria, lesquels s'étaient querellés avec Ndeggei le dieu-serpent et s'étaient enfuis au pays des blancs sur la pirogue de vie, là où la Bible avait été écrite pour raconter leurs exploits, mais dans laquelle leurs noms furent changés par la perfidie missionnaire en Jéhovah et Jésus-Christ, annonçant qu'à leur retour un bouleversement cosmique se produirait, que les blancs seraient chassés, alors le gouverneur le déporta, le prophète Ndugumoi, sur un archipel voisin où il perfectionna sa religion nouvelle avant de la prêcher d'île en île, se faisant appeler *Celui qui ne parle qu'une seule et unique fois*, titre dérivé de celui qui désignait le chef de la justice britannique, portant sur lui une bouteille d'eau miraculeuse dont il faisait boire ses adeptes, organisant autour de lui un corps de fidèles appelés anges exterminateurs qu'il envoyait dans les villages pour construire des temples en cachette de l'administration, propager des danses et des exercices militaires, expliquer l'immortalité, le Tuka, promettant la vie éternelle, le retour des ancêtres et que les missionnaires, les commerçants, les planteurs et les fonctionnaires seraient jetés à la mer, alors que les fidèles recevraient les étoffes et le saumon en conserve enfermés dans les magasins, se faisant escorter par des jeunes filles chargées de lui préparer le kava destiné à faciliter son commerce avec les ancêtres, faisant engraisser un cochon blanc en vue de le sacrifier, posant la question et donnant lui-même la réponse :

— Qui fera votre salut ? quittez tout et suivez-moi !

le Tuka perdurant, se propageant, le prophète étant de nouveau arrêté et déporté, une dizaine d'années plus tard l'annonce de sa mort passant pour un nouveau mensonge de l'administration, alors que la *Tuka Gazette* créée par son disciple, Sailose, transportait désormais au moyen de l'écriture, les visions, les prières, les prophéties, à commencer par celle de la mort de la reine Victoria, événement qui finit par se produire, le gouverneur se déplaçant en personne à Drannivi, le village natal de Ndugumoi, n'y trouvant que les hommes assis sous l'auvent de leurs cases dans un silence

buté, envoyant chercher les femmes, les enfants et les vieillards éloignés par prudence, pour leur expliquer :

— Le Tuka et le culte des ancêtres sont incompatibles avec le culte du vrai dieu, le maintien de l'ordre et la bonne administration de la reine.

Après quoi le village fut rasé et sa population déportée sur une île voisine où des maisons de planches lui furent données ainsi que l'ordre de construire une école et un temple méthodiste, le Tuka continuant cependant à se propager, se manifestant ici ou là, clandestinement, secrètement, se métamorphosant jusqu'à ce que les éclats de la première guerre mondiale ne parviennent à ces lointaines poussières d'îles et que le successeur du prophète, ce Sailose n'exulte en publiant le *Nouveau Testament pour la prospérité de Fidji* :

*L'Angleterre est vaincue, le roi a été dégradé par le kaiser, Fidji n'appartient plus aux Anglais, Fidji appartient aux Fidjiens et doit être administré par eux, ici commence la liberté.*

À l'autre bout de ce continent saupoudré sur la mer, Ky Dong, l'Enfant merveilleux proscrit vietnamien parvint dans sa déportation jusqu'à Hiva Hoa aux îles Marquises où il s'employa comme infirmier quand débarqua un autre exilé, volontaire celui-là, également prophète à bien des égards, messie de la religion de l'art, le peintre Paul Gauguin en route vers son Golgotha, Nguyễn Van Cam alias Ky Dong veillant bientôt l'agonie de son nouvel ami, le profil de Paul Gauguin dans son dernier décor, Ky Dong allant et venant au milieu de la nuit, sous une pluie battante, une lampe tempête à la main, veillant le peintre prophète des temps nouveaux que ses amis appelaient aussi l'Inca.

Arnauld Le Brusq – *Confettis d'empire* (motif 6), 2009.